

Le roman Valdôtain

LUCRECE ET ALPHONSE

Une nouvelle valdôtaine

de Parfait JANS

LUCRECE ET ALPHONSE

Lendemain de la première guerre mondiale

L'hiver apporte la paix dans les montagnes valdôtaines et le peuple poursuit son chemin. C'est ainsi que, deux ans après la fin de la guerre, naît dans la commune de Lillianes, précisément au hameau « Suc-d'en-haut », chez les Bioulaz, une petite fille, premier enfant d'un jeune couple marié après l'Armistice.

Une vie dure, un climat rude, un voisinage restreint, et pourtant, l'éclosion d'une nouvelle vie insuffle toujours un air de félicité dans les hameaux, car elle apporte l'assurance que les acquis sur la nature seront préservés et développés. Elle assure, aussi, le prolongement de la lignée.

Pour les Lillianais, le « Suc » est un hameau perché tout là-haut, presque à l'aplomb du bourg, à quelques neuf cents mètres d'altitude, et rien d'autre. Une certitude que ne partagent pas ceux qui y vivent, car le « Suc » n'est pas un tout compact. Loin de tout, de l'électricité, de la route, des commerces et des cafés, il est composé de sept petits îlots ou écarts, allant du « Mont-du-Suc », le plus important et le plus en aval (huit feux) jusqu'au « Suc-d'en-haut », en amont (quatre feux). Ces lieux de vie, séparés par de courtes distances, environ 400 mètres à vol d'oiseau entre les deux points extrêmes, favorisent la solidarité montagnarde toujours présente.

Lorsqu'un enfant vient au monde en ce rude pays, les parents se posent immédiatement mille questions sur son avenir. Ils réfléchissent à son parcours, ils essaient de voir loin et grand, pour, finalement, revenir aux us et coutumes du pays, ciment du destin de chacun.

Le foyer des Bioulaz ne désemploit pas. Les commentaires vont bon train ; les commères scrutent l'enfant, lui cherchent un air de famille, s'ébahissent de son poids ; les parents et voisins s'enquièreent de la santé de la mère, mais tous, sans exception, félicitent le père et le couvrent d'éloges. Dans ces conditions, comment empêcher un géniteur orgueilleux de se croire le personnage central de l'heure.

Ernest, le père attendait un garçon et grande fut sa contrariété lorsque l'accoucheuse du village lui présenta le fruit de ses amours. Néanmoins, en homme fier, il contrôla son dépit, ne laissa rien paraître de son amertume et, sourire aux lèvres, il annonça que sa petite première se prénommerait Lucrèce. Il avait choisi ce prénom d'un coup, sans hésiter et sans consulter qui que ce soit. Pourquoi Lucrèce ? Question judicieuse qui demeurera sans réponse, car un souvenir parisien ne pouvait pointer son nez dans ce milieu austère. Louise, la jeune maman, rassurée par la joyeuse humeur de son époux, comblée par la venue de la fille qu'elle espérait et soulagée par sa délivrance qu'elle croyait plus difficile, ne se posa aucune question et approuva aussitôt le choix de son mari.

Le premier enfant du jeune couple sera fêté par les Bioulaz, conformément à la coutume.

Le surlendemain, les parents se retrouvent nombreux pour célébrer la solidité de la lignée des Bioulaz du « Suc-d'en-haut ». Cette nouvelle vie méritait bien la traditionnelle rencontre familiale ! Ernest se dépense sans compter. Réellement heureux et fier de la naissance de sa fille, il circule parmi les visiteurs, tenant une grolle en bois remplie de vin chaud sucré et flambé, offrant à chacun de boire à la santé de son épouse, de sa petite Lucrèce et de la sienne. Les débats vont bon train. Les femmes groupées autour de la

jeune maman rappellent leur expérience ; les hommes parlent encore de l'affreuse guerre et de ses suites désastreuses. Cependant, aussi sérieux que soient les débats, ils ne nuisent en rien au plaisir de goûter aux produits maison. Les plats et la grolle se vident à un bon rythme et l'ambiance se réchauffe. Les anciens du front voguent vers la politique et critiquent amèrement la situation de l'après-guerre.

Emu par la généreuse ambiance, le futur parrain de Lucrece, frère aîné de l'heureux père, un rescapé du front autrichien, blessé aux jambes, s'exprime :

- Ah, ça, mes amis ! La vie de ma petite filleule ne sera pas facile ! Malgré les sacrifices que nous venons de consentir, le roi exige de nous, de nouveaux impôts et toujours plus de privations, comme si les vies fauchées sur le Piave, ne pouvaient lui suffire !

Solidement campé sur sa canne, il conclut son jugement par ces mots pleins de noirs souvenirs :

- Faut être passé par-là, pour savoir ! Oui, faut y avoir été, et il a bien fallu en revenir !

Lourd silence !

Les brèches creusées par la mitraille n'ont en rien réduit les besoins d'une région où la production agricole permet tout juste l'autosuffisance. Dans ces conditions, l'émigration demeure la seule planche de salut. Servis par leur francophonie, de nombreux Valdôtains quittent le pays, pour aller offrir leurs services en Savoie ou à Paris et n'en reviennent qu'à la mauvaise saison.

Ernest est revenu de Paris à temps pour la naissance de sa fille. Après avoir abandonné son fiacre, pour s'installer dans un de ces nouveaux engins à moteur appelés « automobile », il « broute » le pavé parisien avec une satisfaction non dissimulée. Installé sur son taxi, il sert les gens de la haute société et cela se devine aisément à son air enjoué et à ses moustaches gaillardement retroussées.

Dans le « peïo », seule pièce de la maison chauffée par un poêle en fonte - la discussion se développe, les rires fusent de toutes parts. Tout juste si l'on ne pousse pas une vieille mélodie montagnarde. Une bien belle assemblée familiale !

Soudain, la tante Léontine, décharnée, vêtue de guenilles, apparaît au beau milieu de cet espace convivial. Elle vit seule, dans une maison très mal entretenue, à deux pas de l'heureux foyer, et pourtant, elle n'a pas été invitée. Propriétaire de nombreux biens, elle est respectée pour l'héritage qu'elle représente, mais évitée à cause de son comportement de plus en plus fantasque. La famille la tient à l'écart. Heureuse du bon tour joué à son neveu, elle se présente devant chacun des visiteurs pour recevoir leur salut et le leur rendre avec un commentaire piquant ou méchant, suivant les rancœurs accumulées au fil des ans. Puis, les salutations terminées, elle se place au centre de la pièce, se donne un peu d'air en écartant les enfants trop envahissants, ouvre une bouche édentée et pose un doigt sur ses lèvres pour obtenir le silence.

Personne n'a envie de l'écouter et pourtant l'assistance se tait.

La tante oblige tout ce monde à revenir à la raison d'être de cette rencontre : la nouvelle venue dans la famille. Le verbe haut, elle apostrophe d'abord son neveu :

- Lucrece ? C'est à toi que nous devons cette trouvaille ? Voilà bien une idée d'émigré ! Crois-tu que le privilège de te balader dans les rues de Paris t'autorise à nous apporter le nom d'une fille, et certainement le nom d'une fille perdue ?

Ernest s'inquiète un instant. Ce peut-il que la tante connaisse son petit secret ? Non, ce n'est qu'une supposition, car elle poursuit sa harangue :

- Quel outrage ! Je te le demande, qui dans notre famille a déjà porté semblable prénom ? Jamais une Lucrece n'a traîné ses pieds sur les chemins du « Suc ». De quel droit t'écartes-tu de nos coutumes ?

Puis, tournée vers la toute jeune maman, elle l'interpelle à son tour :

- Louise, tu n'as jamais eu à rougir de ta mère que je sache. Bien sûr, son prénom ne pouvait convenir à ta fille ! Joséphine, ce n'est pas assez honorable ! Attention, à vouloir péter plus haut...

Ernest tousse.

La tante revient à la charge contre lui. Redoublant d'ardeur, elle le remet sur la sellette :

- Et toi qui tousses pour deux fois rien, le lait tiré du sein de ma sœur, t'a-t-il semblé si amer au point de te faire oublier son prénom ? Trouves-tu Lucrece plus digne qu'Angélique ? Pauvre de toi !

La famille laisse passer l'orage. La petite, couchée et sanglée dans son berceau-bascule, peint aux couleurs vives de l'espoir, dort paisiblement. Tante Léontine l'observe un instant. Brusquement, elle se lamente, porte ses mains crasseuses devant ses yeux, comme si une mauvaise vision venait de l'assaillir. Une impression étrange se dégage de cette femme. Puis, elle découvre son visage. Ses rides apparaissent encore plus profondes, elle continue son sermon :

- En agissant de la sorte vous venez de tracer un destin tourmenté à cette pauvre enfant. Je le pressens. Vous seuls en serez responsables. Je vous en veux..., je vous en veux... !

Alors, elle se retire en secouant ses longs cheveux gris, pendant que ses jambes prises de tremblement la portent vers l'extérieur.

La consternation se lit sur tous les visages. Des balivernes, tante Léontine en sort très souvent, mais jamais elle ne s'est comportée comme ce jour. Pourquoi a-t-elle parlé si longuement des traditions ? Sous quelle impulsion s'est-elle aventurée dans le domaine de la prédiction ? Ce nouveau comportement étonne les présents. Trois cousines prolongent leur surprise par un signe de croix, puis, lentement, les rires reviennent pour couvrir la gêne. Le mal est fait : Léontine vient de prédire un destin tourmenté à la petite Lucrece et même si plus personne ne croit à ce genre de sornettes, tous en conserveront le souvenir.

Trois jours plus tard, au « Mont-du-Suc », dans une maison ancienne, petites fenêtres et murs épais, naît un garçon braillard en diable. Une nouvelle famille heureuse. Le « Suc » vient de gagner deux âmes en quelques jours. La fête de Noël sera d'autant mieux perçue que des liens solides unissent ces deux familles porteuses du même patronyme, deux branches d'un même tronc : les Bioulaz du Suc.

César Bioulaz, l'heureux père, amateur de légendes, a décidé, sans consulter sa femme, d'appeler son fils : Alphonse. Et il justifie son choix :

- Normal ! Dès lors que mon compère Ernest a choisi Lucrece pour sa fille, je ne pouvais retenir un autre prénom pour son fils ! Historiquement, Alphonse va à Lucrece, comme le gant va à la main !

Ernest et César Bioulaz, deux amis inséparables, émigrés à Paris, mènent une vie assez semblable. Voisins depuis leur jeunesse, ils le sont encore dans leur hôtel pour immigrés, à Levallois-Perret, dans la

région parisienne où ils exercent le tout nouveau métier de chauffeurs de taxi. Des Alpes sauvages à la ville lumière, ils n'en finissent pas de se complaire. Ils n'allaient pas tarder à le prouver une nouvelle fois.

Trois jours après la naissance du petit Alphonse, les deux pères décident de fêter, entre eux, ce doublé fort bien réussi. Ils se rendent au village, choisissent la « cantine » la mieux appréciée pour son confort discret, commandent de quoi boire et manger et demandent la tranquillité la plus absolue. Puis, ils cassent une première croûte, trinquent, boivent et se congratulent ; se congratulent souvent, boivent, mangent encore et trinquent sans se presser et sans faiblir. La douce chaleur ambiante et le bon vin alimentent leur bonheur. Ils rient, parlent, sortent un bon mot par-ci et une larme par-là, et enfin, pleinement d'accord sur tout, ils confirment le choix des prénoms. Ernest se félicite de l'astuce de César :

- Lucrèce et Alphonse, c'est beau et bien trouvé, compère !

Puis, ils se taisent un instant et, d'un coup, entre deux verres levés, surgit la lumière : ils décident, là, dans ce salon, d'unir Lucrèce et Alphonse pour la vie. Un coup plein de finesse et si approprié à la situation qu'ils se montrent incapables de dire dans quel cerveau est née cette grande idée. Accommodants comme tous les compagnons de beuverie, ils concluent à la copaternité.

Les paroles de Léontine se sont envolées. Les deux hommes ont bu et cassé la croûte quatre heures durant, jusqu'à écroulement. Ils sont ivres morts lorsque les familles viennent les récupérer. Les deux compères se sont présentés dans cette auberge pour fêter la naissance de leurs enfants et en sont extraits, sans grandeur, après avoir élaboré un contrat imprudent.

La venue au monde d'une fille et d'un garçon a ouvert une perspective aux deux pères Bioulaz dont les familles souhaitaient depuis des lustres à redevenir une seule entité, une seule tribu, comme au seizième siècle. Le « Suc-d'en-haut » relié au « Mont-du-Suc » ! Ce vieil objectif, désormais à portée de la main, répondait à une aspiration jamais satisfaite pour cause de consanguinité ou d'écarts d'âge. Et, pourtant, tout avait été tenté, suppliques, visites à la Madone noire de l'Oropa et générosités. Heureusement, Dieu finit toujours par récompenser les siens !

Lucrèce et Alphonse seront baptisés le même jour en présence de toutes les familles du hameau. Puis, un mois plus tard, vers la fin du mois de janvier, une veillée privée ratifiera la décision d'unir les deux familles. Pères, mères, parrains et marraines se sentiront investis d'une responsabilité comme s'ils venaient d'apposer leur sceau de cire sur un document officiel. A dater de ce jour, Lucrèce et Alphonse devinrent les « Promis du Suc ». La vieille tante Léontine n'avait pas été conviée.

Durant leur enfance, Lucrèce et Alphonse ne furent jamais instruits de l'accord concocté par les deux familles. Les mariages arrangés ne se pratiquaient plus depuis fort longtemps, mais les deux familles pouvaient-elles laisser passer l'occasion d'unir le « Suc-d'en-haut » avec le « Mont-du-Suc » ? Le moment venu, le plan des familles sera dévoilé aux enfants, puis Lucrèce et Alphonse agiront à leur convenance. Rien ne leur sera imposé, même si l'avis des parents...

Les années s'écoulent : hiver 45-46

La commune de Lillianes s'apprête à passer une nuit paisible. La pleine lune inonde la vallée. Sur la

blancheur immaculée de l'envers, se dessinent les ombres froides des grâcles bouleaux et des imposants châtaigniers dépouillés de leurs feuilles. Là-bas, de l'autre côté du torrent, l'adret, visité par le soleil depuis une semaine, offre l'aspect d'un malade frappé de la pelade, car la neige ne résiste pas aux caresses. Le ciel, vierge de tout nuage, expose des milliers d'étoiles sur un fond noir d'une profondeur insondable. Des filets de fumée s'extraient lentement des cheminées mises en veille pour la nuit. La montagne repose.

Couchée et recroquevillée dans un lit aux draps glacés, Lucrèce Bioulaz pleure. Cheveux longs épars couvrant tout l'oreiller ; poings serrés sur un mouchoir malmené ; épaules secouées par des soupirs profonds, elle invoque la Madone et lui demande de sauver son fiancé Vincent, celui qui a bouleversé les plans des familles Bioulaz et qu'elle ne cesse d'espérer.

Une lettre du ministère des armées vient de provoquer cette situation. Après trois années d'une attente marquée par une première information, en 1943, incluant Vincent dans la liste des soldats « disparus sur le front russe », la dernière missive vient d'informer les parents que : « Le soldat alpin, Vincent Rielaz, doit, désormais, être considéré comme décédé ». Une laconique et terrible nouvelle parvenue à la famille sans la moindre précaution.

Oser écrire que : « Vincent Rielaz doit être considéré comme décédé » c'est faire bon marché des sentiments de toute une famille et surtout d'une fiancée accrochée au plus petit espoir. Le flou de ce message a redonné force à la folle espérance de la pauvre Lucrèce. De-là, le chagrin qui la secoue en cette nuit glaciale : Son Vincent doit souffrir terriblement de son isolement, mais, espoir, il vit.

Un brin d'histoire :

Le 21 juin 1941, Hitler informe Mussolini de l'entrée en guerre de l'Allemagne contre la Russie. Le dictateur italien voulant paraître au banquet de la gloire, accepte de suivre le chef nazi.

Le 25 juin, les conditions de la participation italienne sont arrêtées au palais de Venise, à Rome.

Le 10 juillet, sont rassemblées trois divisions groupées sous le titre : « Corpo di spedizione italiano in Russia (CSIR) ».

Le 22 septembre, les troupes italiennes subissent leurs premiers engagements sanglants, à Petrikoska.

Début 1942, la victoire n'est pas au rendez-vous. Le dictateur décide d'envoyer des troupes fraîches. Le bataillon alpin « Monte Cervino » forme l'ossature du second convoi. Vincent Rielaz, de Lillianes, est de la tournée...

Le bataillon « Monte Cervino » a connu la déroute de l'après Stalingrad. Les hommes se sont répartis par petites unités pour mieux se sortir de ce sauve-qui-peut général. Le groupe dans lequel se trouvait Vincent Rielaz, pris en chasse par des partisans, ne réapparaîtra plus. Son nom figurera sur la liste des disparus. Il a fallu près de trois années au ministère des armées pour rédiger un avis de décès permettant toutes les régularisations administratives.

Lucrèce revit, étape après étape, son calvaire : Le départ de Vincent ; son rejet par sa famille ; la perte de l'enfant qu'elle portait ; l'aide reçue par deux âmes charitables : la mère de Vincent et son généreux parrain, décédé lui aussi. Une situation dramatique ! La famille Bioulaz, du « Suc-d'en-haut », vivait depuis des années avec la perspective claire de marier sa fille Lucrèce à Alphonse, fils aîné de l'autre famille

Bioulaz, celle du « Mont-du-Suc ». Or, Vincent, en montant dans le train qui le menait en Russie, n'avait pas totalement quitté la Vallée d'Aoste, une trace demeurait.

Personne ne savait que Vincent partirait avec le « Cervino ». Le samedi précédent, il était venu en permission et s'était comporté comme tous les permissionnaires : il avait d'abord bien arrosé sa perm' avec ses copains, puis, le lendemain, il avait abordé Lucrece à la sortie de la messe et l'avait accompagnée jusqu'à l'endroit appelé « la Pause ». Là, les deux jeunes gens passèrent un long moment à l'abri des regards, derrière les murs d'une mesure effondrée, puis ils s'étaient séparés, en se promettant une prochaine rencontre.

Vincent avait certainement trop arrosé sa permission le soir, avant d'aller prendre son train à Pont-Saint-Martin. Il l'avait manqué et avait perdu beaucoup de temps pour trouver un transporteur compatissant qui accepte de le déposer non loin de la caserne d'Aoste. Son retard avait suffi pour que son colonel l'inscrive d'office, comme « volontaire », dans le bataillon en formation.

« Tous des volontaires » ! Avait proclamé la presse chargée d'insuffler de l'enthousiasme au peuple dubitatif ! En réalité, presque tous les hommes composant le bataillon avaient été désignés à partir de mesures disciplinaires ou de circonstance pour compléter l'effectif d'un bataillon qui partait à reculons. Un retard, une tenue négligée, un mot de trop, avaient suffi pour envoyer ces jeunes gens vers cette terre lointaine.

Enfin calmée, Lucrece s'efforce de revivre les bons et rares moments passés avec Vincent : un itinéraire jalonné de souvenirs ineffaçables et un amour d'une brièveté terrible. Les larmes resurgissent, elle revoit le premier contact qui à compté pour eux :

« C'est au cours de leur dernière année scolaire, lors d'une journée « patriotique », organisée par le régime fasciste, que Lucrece et Vincent se rendirent compte qu'ils existaient et comptaient un peu plus que les autres camarades de classe. Cela s'était passé étrangement : les enfants furent incités à aller crier leur nationalisme sous les fenêtres d'une vieille Anglaise vivant au voisinage de Fey. Les garçons stimulés par l'effet de groupe, s'enhardirent jusqu'à lancer des pierres contre sa maison, réussissant l'exploit d'y casser quelques vitres. Lucrece refusa cette violence et le fit savoir à la sortie de l'école.

- J'ai honte pour vous -avait-elle dit-elle en s'adressant aux garçons- Qu'a bien pu vous faire cette vieille femme pour que vous alliez la menacer chez elle ? Vous pouvez me le dire ?

- Et la grandeur de l'Italie, qu'est-ce que tu en fais ?

Alphonse tenait pour un devoir patriotique de soutenir Mussolini, comme on le lui avait demandé.

Lucrece ne s'attendait pas à le trouver sur son chemin, elle n'en revenait pas

Sur cette dernière blessure faite par Alphonse, les garçons s'égaillèrent comme des chevreaux au sortir de l'étable. »

Alphonse et Lucrece se considéraient fiancés depuis leur plus jeune âge. Rien ne les séparait jamais. Ils allaient de l'avant, main dans la main, une image touchante pour les familles. Cependant, ce jour-là, le garçon, par son attitude dominatrice, avait troublé la belle harmonie. L'édifice, patiemment érigé par les deux familles, venait d'être ébranlé par l'orgueil d'un fils. Etait-ce le mauvais présage de la tante Léontine ?

Lucrece revient à l'incident de « l'anglaise »

« Vincent, enfant du bourg, fut le seul garçon de la classe à ne pas partager cette insouciance masculine. Lui aussi avait participé aux actes de violence, mais il regrettait son geste et le fit savoir discrètement à Lucrèce en lui soufflant à l'oreille :

- Tu as raison, lui dit-il, avant de rejoindre ses camarades. »

Ces simples paroles contenaient une force insoupçonnée. Elles venaient de provoquer une étincelle qui allait enflammer deux vies et surprendre beaucoup de monde.

Quelques années passèrent, l'ordre décidé par les deux familles Bioulaz en décembre 1920, semblait rétabli. Lucrèce et Alphonse ne cessaient de se rencontrer. Qui pouvait imaginer, alors, que subsisteraient chez Lucrèce des traces de cette honteuse journée « patriotique » ? Surtout pas l'insouciant Alphonse qui avait reconnu, un peu tard, son erreur et avait regretté son comportement.

Et pourtant, s'il n'y avait eu que la manifestation des garçons, s'il ne s'était agi que de quelques vitres brisées et de la brouille passagère entre les deux enfants, tout aurait pu s'oublier, mais les regrets exprimés discrètement par Vincent avaient produit un profond effet sur la sensible Lucrèce.

Aussi, lorsque quelques années plus tard, un dimanche, à la sortie de la messe, Vincent s'approcha de Lucrèce et lui proposa de l'accompagner sur son chemin du Suc, elle accepta avec un plaisir non dissimulé. Une graine semée quatre ans auparavant, venait de germer.

La guerre suivait son cours. La classe d'âge d'Alphonse et de Vincent fut appelée à son tour. Survint alors une situation nouvelle dont personne n'était responsable et qui allait cependant accroître les dissentiments entre Lucrèce et Alphonse et créer un fossé encore plus grand entre Alphonse et Vincent.

Les deux garçons travaillaient à la grande usine sidérurgique de Pont-Saint-Martin et dans le même atelier. Ils avaient acquis au cours de leurs années d'apprentissage et de travail, une expérience professionnelle non négligeable dans les aciers inoxydables. L'usine ne pouvait d'un coup, se passer des services de ces deux jeunes. Le colonel chargé de veiller au bon rythme de la production en temps de guerre, fut sollicité par la direction et se détermina rapidement. Il décida que l'entreprise avait besoin des services de l'ouvrier Bioulaz. Sans y être pour quoique ce soit, Alphonse échappa à la mobilisation. La guerre subie par tous les autres, allait devenir plus supportable pour lui.

Quelque temps après le départ de Vincent pour le front russe, la jeune fille profita d'un jour de grand ménage pour avouer son état à sa mère. Dans ces moments de partage de l'effort, une mère est toujours mieux à même d'entendre sa fille et surtout de la comprendre.

Cueillie à froid, Louise continua son travail comme si rien n'était. Pourtant, sa tête fonctionnait sans trouver, le lien lui permettant d'assumer sa responsabilité de mère. Elle interrogea sa fille :

- Comment peux-tu en être certaine ?

- Je suis en retard de trois bonnes semaines, maman.

La mère jeta un regard sévère à sa fille, et lui dit enfin :

-Te rends-tu compte de ma position ? Comment vais-je en parler à ton père ?

Puis, après avoir réprimandé sa fille, elle lui adressa un faible sourire. Visiblement, elle s'amusa discrètement de la situation. La pauvre mère croyait à un empressement critiquable du jeune Alphonse. Elle savait que son mari, Ernest, revenu au pays pour cause de guerre, manifesterait une certaine mauvaise humeur, mais, à la fin, il ne verrait là que l'aboutissement de la décision prise avec son compère César, voici vingt ans, tout juste.

Hélas ! Le héros supposé n'était pour rien dans la situation de Lucrèce et celle-ci ne laissa aucune place à l'ambiguïté.

Tout changea brutalement : des cris et des imprécations surgirent de la chambre où se trouvaient les deux femmes. La mort eut-elle frappé sa fille que Louise n'aurait agi autrement. Le frère et les deux sœurs de Lucrèce devinant un drame, se précipitèrent. Le père, moustaches redressées, arriva d'un pas calme, convaincu qu'il surmonterait cette nouvelle crise, comme les précédentes. Alors, devant les siens réunis, Louise annonça la mauvaise nouvelle :

- La prédiction de tante Léontine...

- Des sornettes, trancha le mari.

Et il insista pour connaître la raison de tout ce vacarme.

- Lucrèce est enceinte, gémit-elle.

Les enfants se poussèrent des coudes, croyant, dur comme fer, à une mésaventure de leur futur beau-frère. Le père accusa le coup, réfléchit un instant et laissa tomber son jugement :

- Situation ennuyeuse ! Lucrèce je ne te pardonnerai pas cet affront, mais, à la fin du compte, je ne vois pas l'utilité de tout ce tapage. L'incident sera corrigé dans quelques semaines, et, ni vu ni connu, les familles Bioulaz auront atteint leur but.

Louise n'en avait pas terminé, elle reprit son souffle et se débarrassa de la nouvelle encombrante qui lui brûlait les lèvres :

- Alphonse n'est pour rien dans cette histoire !

Ernest sursauta :

- Comment cela, pour rien ?

- Lucrèce s'est déshonorée avec Vincent Rielaz qui vient de partir en Russie.

Ernest devint blême. En un instant il entrevit le désastre. La fusion des deux familles et des deux propriétés, celle du « Suc-d'en-haut » et celle du « Mont-du-Suc », devenait impossible. L'honneur de la famille gisait dans la fange.

Debout, foudroyé, le père souffrait en silence. Ses yeux laissaient passer une déception profonde qui commençait à s'estomper au profit d'une colère terrible.

Le père offensé voulait dominer cette situation imprévue et décider du sort de sa fille, mais la surprise le paralysait. Il se concentra quelques instants. Devait-il ou non, informer son compère César avant d'agir ? Enfin, il décida : la discussion avec les Bioulaz du « Mont-du-Suc » viendrait plus tard. Pour l'heure, il allait agir en maître absolu :

- Joachim, Marie et Agnès, rejoignez l'étable et n'en sortez pas tant que je ne l'aurai pas décidé !

Les enfants ainsi expédiés, se retirèrent, non sans jeter un regard craintif du côté de leur grande sœur.

Puis vint l'explication, elle fut dure, mais sans violence. Le plan du père reposait sur la recherche d'une solution discrète, acceptable par tous. Ayant vécu assez longtemps à Paris, il avait appris à se débrouiller en toutes choses, il n'hésita pas à proposer une fausse couche.

Lucrèce poussa un cri désespéré.

- Non, pas ça !

Immédiatement, Ernest s'emporta :

- Silence! Je t'interdis de parler. Ici c'est moi qui décide !

Lucrèce plia devant la colère paternelle. Elle se tut et attendit la décision tout en sachant qu'elle refuserait de perdre l'enfant qu'elle portait en elle.

Louise intervint à son tour :

- Ernest, nous sommes trop croyants pour en arriver à cette solution !

- Je le sais bien, femme ! Mais que faire d'autre ? Nous ne pouvons pas offrir à César un colis semblable. Je vais même te dire plus, je ne leur ferai jamais ce sale coup.

Alors, Louise crut qu'elle pouvait saisir cet instant pour donner son point de vue, elle osa :

- Je te comprends et tant pis pour nos plans ! D'ailleurs, ils n'ont plus la même importance, maintenant qu'Alphonse travaille à l'usine. Nous garderons notre fille et son petit jusqu'au retour de Vincent. Nous ne serons pas les premiers dans ce cas.

Ernest sursauta :

- Hors de question ! Je n'ai pas l'intention d'élever un bâtard. Lucrèce quittera notre maison aujourd'hui même. Je ne veux plus la voir et, surtout, que son nom ne soit plus jamais prononcé devant moi ! J'ai dit.

Terrible sentence ! Un fait rare dans le milieu montagnard, avec, côté aggravant, l'impossibilité d'obtenir un jour la clémence paternelle, tant ces hommes sont têtus. Lucrèce allait devenir la victime d'un double emportement amoureux et paternel.

Louise devait laisser parler son instinct maternel, elle réagit une nouvelle fois :

- Mais nous sommes en hiver, il fait encore mauvais, la petite ne sait pas où aller, elle n'a pas de travail, pas d'argent, comment va-t-elle vivre ? Après tout, elle est notre fille !

- A moi ? C'est à moi que tu poses ces questions ? Ta fille a fauté, qu'elle prenne ses responsabilités. Ce soir elle ne dormira plus à la maison.

Ainsi en fut-il décidé. La mère s'exécuta sans broncher et lorsque les quelques frusques personnelles de sa fille furent rassemblées, vint le moment du départ. Alignés deux pas derrière le père vengeur, comme des soldats derrière leur adjudant, la mère, le frère et les deux sœurs regardèrent partir Lucrèce avec son baluchon. Marie, la plus proche de Lucrèce, esquissa un mouvement vers son aînée, mais un seul geste du père anéantit net son élan. Elle reprit sa place, le regard troublé par les larmes.

Dans l'après-midi, Lucrèce, son petit baluchon au bras, se présenta chez Thérèse, la mère de Vincent. La pauvre femme déjà minée par le chagrin, l'écouta avec une grande gentillesse et lui offrit de quoi se restaurer. Elles s'expliquèrent calmement et longuement. A la fin, lorsqu'elle fut complètement informée de la situation de la jeune fille et de la décision de son père, la vieille femme jugea :

- Je n'aurais jamais cru Ernest capable d'une telle dureté. Je suis déçue.

Puis, elle fit un tour rapide de la question et demanda :

- As-tu vu Alphonse ? Est-il informé de la situation ?

- Non, il ne sait rien. Je pense qu'il ne bougera pas. S'il se déplace ce sera pour me pousser à faire place nette dans mon ventre.

La vieille femme s'écria :

- Ah non ! Surtout pas ! Mon garçon reviendra de cette guerre et assumera ses responsabilités, j'en suis certaine. Et si jamais Dieu voulait qu'il reste là-bas, sur cette terre lointaine, nous considérerons ton enfant comme un don venu du Ciel. Le Seigneur aura voulu que Vincent nous laisse un peu de lui-même sous notre garde et nous y veillerons. J'ai mis au monde onze enfants et j'en ai élevé huit, nous recevrons le tien avec tout l'amour que mérite un enfant de mon cadet.

Et Thérèse entreprit de mettre la jeune fille à l'abri. Par un fait extraordinaire, Lucrece se retrouva dans la maisonnette occupée jadis par la dame anglaise. Elle y découvrit encore des photos et des journaux imprimés en anglais. Il ne restait rien d'autre de son passage. Elle s'installa discrètement. C'est là qu'elle perdit son enfant, quelques semaines plus tard.

Lasse de pleurer, anéantie par le sort, Lucrece se reprend et s'apprête à éteindre la lumière, lorsqu'elle entend la voix d'Alphonse au bas de chez elle. Inconsciemment, elle devait attendre un événement de ce genre. Des années de perspectives communes ne peuvent s'effacer pour toujours. Elle ouvre la fenêtre et demande :

- Que me veux-tu encore ?

Ce mot « encore » n'est pas de trop, puisque, à deux reprises déjà : au moment de la perte de son enfant, puis lors de la première notification du ministère annonçant la disparition de Vincent, Alphonse s'était présenté pour récupérer sa promesse à laquelle il ne voulait pas renoncer. La première fois, l'arrogance l'avait emporté sur la compréhension et il s'était fait renvoyer sans ménagement. La deuxième fois, tirant la leçon de son premier échec, il avait usé de pitié à en devenir détestable. Il n'eut pas plus de succès. Plus rien ne devait réunir les deux promis, et pourtant Alphonse était là, quémandant une rencontre.

- Je viens d'apprendre la nouvelle en sortant de l'équipe du soir. On pouvait s'y attendre, le pauvre Vincent ne reviendra pas. Tu dois t'en convaincre, voilà trois ans que tu n'as plus de ses nouvelles. Tu ne peux rester éternellement dans cette situation. Maintenant tout est changé. Laisse-moi entrer, nous devons parler tous les deux.

Lucrece passe une robe chaude et descend ouvrir à son ancien promis. Elle le trouve penaud, les yeux embués avec, sur ses lèvres, un sourire malheureux.

A cette heure tardive, alors que la plupart des gens sans histoire apprécient leur lit, Alphonse, le quémandeur, est reçu par Lucrece, l'esseulée. Plus rien ne devait les réunir et pourtant, un petit quelque chose subsistait. Ils sont là, lui sur le pas de la porte, elle légèrement en retrait du seuil, ils s'observent sans complaisance et sans haine. Les larmes furtives du sidérurgiste se sont évaporées, le dur regard de Lucrece

s'est apaisé. Par un léger effacement de son corps, elle l'invite à entrer. Ils prennent place autour de la table de la cuisine.

Mal fagoté, mains et visage encore marqués par la poussière de l'atelier, Alphonse se tait. Les deux promis se regardent à peine. Les précédentes rencontres ne plaident pas en faveur du présent. Il intervient le premier :

- Lucrèce, comme tu as maigri ! Es-tu malade ? Tu dois te soigner, veux-tu que je fasse venir un médecin ?

Elle se redresse, altière, son regard brille sur commande, puis elle ajuste sa robe comme pour effacer l'impression ressentie par Alphonse et précise :

- Je ne suis pas malade, je suis lasse des bêtises du monde entier.

- Et si tu allais consulter ton docteur ?

La jeune femme hausse les épaules pour manifester le peu d'importance qu'elle accorde à sa santé et ajoute :

- Pourquoi faire ? La situation ne me donne aucune envie de vivre en bonne santé. Seule la souffrance peut m'accompagner.

Silence. Alphonse n'insiste pas, il se souvient des visites précédentes. Puis il se reprend et poursuit :

- Tu as encore pleuré ce soir, je le vois.

- Cela te surprend ?

Prudent, Alphonse réfléchit et répond :

- Pas tout à fait, encore que, te connaissant comme je te connais, tu devrais surmonter la peine causée par cette nouvelle qui n'en est pas une. Cette lettre reçue par la famille n'est qu'une confirmation.

Lucrèce réagit vivement au mot « confirmation » :

- Ah ! tu crois ? Et bien, pas moi ! « Considéré décédé », cela ne veut rien dire. On est décédé ou on ne l'est pas. Dans ce domaine le doute est impossible. La vérité n'a rien à voir avec les obligations administratives. Pour moi, Vincent est encore vivant, prisonnier, blessé peut-être. Tu sais combien l'information passe mal entre les deux blocs en guerre. Un jour, ils regretteront leur « considéré décédé ».

Après cette protestation, les anciens promis se taisent à nouveau. Alphonse ne sait plus comment se comporter. Il s'est présenté ce soir, spontanément, dans la louable intention de consoler Lucrèce, de l'aider à surmonter sa solitude et de lui parler de la conquête d'une nouvelle vie, or, la pauvre en est toujours au même point. Il ose malgré tout :

- Tu es une femme sensée, tu devrais te faire une raison !

Lucrèce se rebiffe :

- Quelle raison ? L'incertitude, la solitude ? Crois-tu que je puisse raisonner lorsque ma propre famille ignore mon existence ? Est-ce sensé qu'une femme perde l'enfant qu'elle porte ? Est-ce sensé que le père de l'enfant perdu soit lui-même considéré comme décédé ? Est-ce sensé qu'une jeune fille enceinte soit jetée hors de son foyer ?

- Non, rien de tout cela n'est raisonnable, rien de tout cela n'est sensé ! J'en suis d'accord avec toi, mais ne peux-tu te défaire de ces images pénibles à supporter ? Je peux t'aider. Fais un effort, reprends-toi, regarde vers le futur. Revenons aux idées saines qui ont tracé le chemin de notre enfance.

- Images, dis-tu ? Non, tu n'as rien gagné dans le sérieux, quelles images ? La réalité oui !

La démarche d'Alphonse pouvait sembler saine et raisonnable sans le passé. L'homme qui, ce soir, essaie de convaincre Lucrèce, s'appuie sur leur enfance, leur amitié, leur camaraderie. Il revient à la charge :

- Nous sommes à un autre moment, tout peut recommencer.

Lucrèce ne répond pas.

- Pourquoi ne dis-tu rien ?

- Quoi te dire ? Te parler de ton attitude lorsque je me suis retrouvée seule ?

- Je ne pouvais rien faire d'autre.

- La regrettée Thérèse a su quoi faire, elle.

- Forcément, elle était la mère de Vincent.

- Mon parrain a su braver la colère de son frère en m'offrant la machine à coudre qui m'a permis de gagner un peu d'argent. Toi, tu ne manquais pas d'argent, tu en gagnais pendant que les autres souffraient en Russie.

- Je n'ai rien fait pour échapper à la mobilisation, tu le sais. Tournons la page, pourquoi nous disputer. Je suis prêt. Je te propose de passer la nuit, ici, autour de cette table et de faire un point complet de notre situation. Nous abordons et réglons tous les détails et demain matin, nous sortons d'ici ensemble, main dans la main, nous quittons le voisinage de « Fey », nous passons le pont, nous implorons la Madone sous l'oratoire, nous traversons le bourg à la vue de tout le monde et nous prenons la direction du « Suc ».

- Et voilà, tu recommences ! La deuxième fois que tu es venu me voir, ici, correspondait à l'annonce de la disparition de Vincent en URSS.

- J'ai eu tort les deux fois, j'ai agi précipitamment, je le reconnais, mais aujourd'hui, c'est différent, la lettre du ministère des armées annonce le décès. C'est triste pour Vincent et sa famille, c'est triste pour toi, je le comprends, mais il n'y a plus rien à attendre, maintenant. Allez, sois réaliste, reviens aux sentiments de notre enfance et de notre jeunesse.

- Mon pauvre Alphonse tu ne comprendras jamais rien aux liens qui m'attachent à Vincent. Il est encore en vie, je le sens, mais cela arrange l'administration de le déclarer « décédé ». Et bien, moi je n'accepte pas ces méthodes. Vincent reviendra sous peu et je veux être libre, je veux qu'il soit reçu par la femme qui a su l'attendre.

- Lucrèce, tu es en train de nous perdre. Je t'attendrai toujours, tu le sais, mais nous gâchons les plus belles années de notre vie.

- Je ne t'ai jamais demandé de m'attendre, vis ta vie ! Tu as vécu la guerre protégé. On m'a dit que tu es un bon valdôtain à présent, que tu t'es bien comporté lors de la manifestation pour notre autonomie, j'en suis heureuse. Le chemin parcouru entre le temps où tu cassais les vitres de cette pauvre Anglaise et aujourd'hui montre que tu as tenu compte des regrets exprimés à ce moment-là. Tu vois, nous ne sommes pas séparés sur tout.

- J'essaie d'être positif. Ce n'est pas comme toi. Léontine avait bien prévu que ta vie serait difficile. Elle l'est et tu refuses la main tendue du seul homme prêt à t'accompagner. Tu veux vraiment devenir l'épouse des causes perdues ?

L'allusion aux causes perdues, blesse la pauvre Lucrèce. Elle se lève d'un bond et, adoptant son attitude passée, elle ouvre la porte et signifie la sortie à Alphonse qui ose se rebeller un court instant :

- Jusqu'ici, j'ai patienté, j'ai respecté ta douleur, mais à partir de ce jour, je vais combattre ta bêtise de toutes mes forces pour te sauver et sauver notre bonheur. Tu deviendras ma femme, je ferai tout pour cela.

- Un jour, si par malheur je devais me retrouver totalement seule et sans espoir, je me souviendrai de l'engagement de nos familles, mais entends-moi bien, nous nous retrouverons alors tous les deux sur la voie annoncée par tante Léontine.

Toute la vie de Lucrèce semblait marquée par les paroles prononcées sur son berceau par la tante Léontine, le jour où la famille était réunie au Suc d'en haut. Et pourtant Alphonse ne pouvait se laisser fléchir, car face aux paroles de Léontine, existait son amour pour sa promise.

La situation change

« Un jour, si par malheur je devais me retrouver totalement seule et sans espoir... »

Ces mots prononcés par Lucrèce stimulent le pauvre Alphonse. Désormais il va se battre pour créer les meilleures conditions d'accueil pour sa promise, mais comment s'y prendre lorsque l'on est un simple ouvrier chargé, de surcroît, de son jeune frère Antoine ? Sa situation n'est guère plus enviable que celle de Lucrèce.

A la mort de César Bioulaz voici cinq ans, ses trois enfants, Angèle, Alphonse et Antoine se sont retrouvés seuls. Antoine, quoique plein de vie, devait encore être tenu et guidé. Les deux garçons comptaient sur leur sœur aînée, mais hélas ! peu après la période de deuil, un accident très éloigné des usages du Val d'Aoste, se produisit ! La sœur, gagnée par les belles paroles et la belle prestance d'un jeune ouvrier vénitien travaillant dans la région, céda et s'enfuit avec lui sans crier gare. Alphonse devint le tuteur de son frère.

Des mois durant Alphonse a cherché une issue à sa situation. Déjà sollicité par Ernest Bioulaz, Alphonse comprend qu'il doit vendre la propriété paternelle au père de Lucrèce. Il en parle à son frère Antoine qui accepte d'emblée. Il décide alors de consulter Lucrèce, afin de l'intéresser un peu plus à la vie. Elle acquiesce sans la moindre hésitation et le remercie de l'avoir consultée. Leur sœur Angèle, contactée pour l'occasion, donne son accord. Le « Mont du Suc » est vendu au père de Lucrèce.

Puis la vente réalisée, les deux frères s'installent à Verrès, dans une toute petite maison.

Au terme de cette longue période, Alphonse, tout en poursuivant son travail à l'aciérie, cède à son jeune frère Antoine, passionné par l'exploitation du sable. Il accepte d'engager la totalité de leurs parts d'héritage dans le sable. Quoique très jeune, mais audacieux, Antoine se lance immédiatement à la conquête de cette industrie régionale. Il reprend une sablière au bord de la ruine, se bat et convainc les ouvriers, découragés par l'état de leur entreprise, à reprendre et à augmenter la production. Dans le même temps il prend toutes les dispositions pour moderniser le chantier. L'argent file, mais l'affaire marche bien.

Pendant toutes ces mutations : discussion dans la fratrie ; vente ; déménagement et relance de la sablière, Alphonse ne perd pas de vue son but principal. Il pense à Lucrèce, cet amour insaisissable qui le tourmente tant. Ô combien il serait heureux de partager sa nouvelle situation avec elle ! Ah ! Si seulement elle pouvait accepter !

Fiancé à Lucrèce depuis sa naissance, il comptait sur un mariage sans histoire, il y croyait dur comme l'acier qu'il traitait. Or, le veuvage d'une fiancée est souvent plus terrible que celui d'une épouse.

Rassuré et affermi par sa nouvelle situation, Alphonse se rend une nouvelle fois au voisinage de Fey et trouve Lucrèce très fatiguée. Il s'inquiète. Sa santé s'est dégradée. Il propose d'appeler un médecin, elle refuse une nouvelle fois. Alors, l'idée lui vient de combattre la solitude qui l'entourne, mais elle s'y refuse avec la même énergie, en précisant toutefois :

- Maintenant, mes deux sœurs, Marie et Agnès, passent me voir tous les dimanches après la messe. Mère n'est pas encore venue, elle craint de froisser mon père.

Alphonse se réjouit de ce changement d'attitude des Bioulaz du Suc d'en haut, cependant l'évolution est lente. Il saisira l'occasion de l'inauguration d'une suceuse-trieuse de sable installée par son frère au détriment de leurs économies, pour faire un grand bond en avant dans sa situation. Très tôt ce jour-là, l'aîné des Bioulaz se rend à Lillianes pour rencontrer Lucrèce et la convaincre de participer au lancement de la nouvelle machine. Il a tellement besoin de sa présence ! Il aimerait tant que la foule et les autorités voient le couple qu'ils pourraient former. Quelle illusion ! Le promis doit vite renoncer à son espoir. Lucrèce va mal, elle manque de soin, elle ne tient debout qu'en s'appuyant aux meubles. Bouleversé, inquiet, il se précipite, la prend dans ses bras, la dépose délicatement sur le divan et l'interroge d'une voix troublée par l'émotion :

- As-tu vu ton médecin comme tu me l'avais promis ?

- Je n'ai vu personne. Je n'en ai plus pour longtemps.

- Tais-toi, ne dis pas de monstruosité, je t'en supplie. Je vais contacter tes parents...

- Ils ne sont pas responsables. La force des traditions. La responsabilité d'un père ne se discute jamais.

- Et bien moi, je ne te laisserai pas dans cet état. Je vais en parler à un médecin de Verrès et il va te soigner et ensuite je parlerai à ton père. Lucrèce, nous devons vivre. Acceptes-tu mon offre ?

- Je veux bien ton médecin pour te tranquilliser, avec mon père ce ne sera pas facile, mais tu le sais, il ne se passera rien entre-nous tant que je conserverai l'espoir de revoir Vincent.

- C'est entendu, mais justement, tu dois te donner les moyens d'attendre, or tu t'abandonnes comme si tu avais perdu tout espoir.

- Ne dis pas cela ! J'attends Vincent de toutes mes forces, mais le temps est long.

- Je vais te sortir de là. Notre médecin de Verrès viendra te visiter dans la journée, je te le promets.

Ensemble nous allons combattre pour te permettre de retrouver ta santé.

Puis, très gêné, il ajoute :

- Maintenant, je suis tenu par l'horaire de l'inauguration, me permets-tu de m'absenter ?

- Oui, va ! Antoine a besoin de toi ! Va et fais en sorte que tout se passe bien ! Demain, tu viendras m'expliquer tout cela dans le détail, je serai certainement mieux qu'aujourd'hui.

Alphonse quitte Lucrèce peu rassuré sur son état de santé.

Pourtant, Alphonse n'en avait pas terminé avec les mauvaises nouvelles du jour. Le soir même, le médecin envoyé auprès de Lucrèce lui demande de passer chez lui le plus rapidement possible pour lui parler de l'état de santé de la dame du voisinage de Fey.

Le docteur Palma, vieil homme sage, à la chevelure argentée et abondante, lunettes plantées sur le bout du nez, costume impeccable et cravate multicolore, le reçoit promptement. Il ne peut cacher son inquiétude et s'en ouvre à celui qui lui a confié cette délicate mission :

- Comprenez-moi, je suis tenu à la plus grande discrétion. Certes, c'est vous qui m'avez mandé à Lillianes et c'est encore vous qui avez payé mes honoraires avant le déplacement, mais le secret médical m'interdit de vous dévoiler l'exacte situation de santé de cette dame. D'ailleurs, la malade visitée refuse de se soigner. D'après ce que je sais vous n'êtes pas assez proche parent pour que je puisse me sentir délivré du secret médical.

Inquiet plus que jamais, Alphonse réagit :

- Voyons docteur, ce n'est pas raisonnable, je vous ai demandé de vous rendre auprès de Lucrèce parce que sa santé me préoccupe. Je suis son ami d'enfance, son unique et fidèle compagnon de route. Vous vous déclarez inquiet de son état et vous faites obstacle à la seule aide qu'elle puisse recevoir.

- Elle a de la famille, me semble-t-il.

- Elle est seule. Sa famille ne se préoccupe pas sérieusement de sa santé. En ne me permettant pas de l'aider, vous commettez une grave erreur. Vous venez de me dire qu'elle refuse de se soigner, vous vous rendez compte ?

Le docteur écarte les bras en signe d'impuissance. Alors Alphonse vide son sac. Tout y passe : le « Cervino » ; Vincent porté « disparu », puis déclaré « décédé » ; le rejet de sa famille ; l'enfant perdu et il précise :

- Peu de gens ont essayé de l'aider à ce moment-là, moi-même, je me sens coupable d'insouciance, mais aujourd'hui, c'est fini, je veux la sauver.

Le docteur Palma réajuste ses lunettes, maintenant il y voit plus clair. Il ajoute :

- Vous me facilitez la tâche. Trois maux essentiels minent la santé de cette grande malade, les uns entraînant les autres : En premier lieu, la fausse couche, dont vous venez de me parler, a été mal soignée, c'est évident. En deuxième lieu, cette personne montre des signes de grande faiblesse. Elle est arrivée à la limite du supportable. Enfin, cette femme souffre d'isolement, d'incompréhension et certainement aussi de regrets profonds.

Alphonse prend une résolution :

- Et si je la sortais de son isolement ?

- Ce serait, à coup sûr, le meilleur médicament. Ensuite, nous nous attaquerons aux autres maux. Ce sera difficile, mais je pense sortir votre protégée de ce mauvais pas.

- Alors, je m'engage à vos côtés.

Après cet entretien avec le docteur Palma, Alphonse décide d'agir ! Tous les verrous doivent sauter ! La réserve qui l'a paralysé ces derniers temps sera refoulée. A trop vouloir respecter le choix de Lucrece, il a fini par la laisser seule. A trop se convaincre qu'il ne pouvait combattre un homme envoyé sur le front, il l'a laissée détruire sa santé. La vie de Lucrece étant en jeu, il usera de tout, de la gentillesse, de la conviction et, si nécessaire, de la fermeté. Souple et cependant sans faille, il soignera et sauvera Lucrece malgré elle.

Le lendemain à l'aube, il se présente chez les Bioulaz du Suc. Il a quitté Verrès lorsqu'il faisait encore nuit, puis, arrivé à Lillianes, il a emprunté le chemin muletier qui conduit au Suc. Il ne voyait pas encore très bien où il posait les pieds, mais il allait de l'avant. Le jour à peine levé, il interpelle les Bioulaz.

Ses exhortations énervent le chien et mettent en émoi la famille. Joachim, le frère jaloux, pointe son nez hors de l'étable et se retire immédiatement. Alphonse devine combien sa présence peut être embarrassante en ce dimanche matin. Il entend des chuchotements. Les sœurs, Marie et Agnès, empruntent le balcon en courant. Tout se passe comme si un inconnu menaçait cette forteresse familiale. Pourtant, Alphonse n'est pas un étranger ! Lors de la vente de leurs biens du Mont du Suc, il a été bien accueilli. Il s'étonne, perd patience et s'enquiert :

- Que se passe-t-il ? Ernest est-il malade au point que je ne puisse le rencontrer ?

Enfin, Ernest apparaît accompagné de Louise. Teint frais de ceux qui viennent de se passer de l'eau froide sur le visage, vêtements enfilés à la hâte, les deux époux semblent surpris et un peu agacés par ce dérangement matinal. Les regrets semblent avoir creusé leurs joues et noirci leurs regards plus vite et plus profondément qu'aux gens de leur âge. Ils sont chichement vêtus et semblent désœuvrés, comme si leur fils Joachim les avait déjà poussés sur le banc réservé aux vieillards de la famille près de la cheminée. Décidément la vie ne leur sourit pas plus qu'à leur fille.

Ernest esquisse un sourire de commande et salue Alphonse :

- Bonjour, fils de César, que nous veux-tu ?

- Je dois vous parler de votre fille Lucrece.

- Nous ne sommes plus responsables d'elle depuis fort longtemps, tu le sais. Toi-même, n'as-tu pas souffert de son caprice ?

- Nous n'allons pas discuter dans cette position, vous, perchés sur votre balcon et moi, ici, sur le chemin. Avez-vous l'intention de m'interdire votre maison ?

- Non bien sûr ! Allez, monte, nous allons parler, répond Ernest revigoré.

Enfin installé, Alphonse regarde autour de lui et interroge :

- Marie et Agnès ne sont pas là ?

- Nous allons discuter sans elles et sans Joachim, répond Ernest.

- Sans Joachim, je vous comprends, mais vos filles... Vous êtes aussi inquiets que moi. Je suis certain qu'il en est de même pour vos deux filles. Ne perdons plus de temps, faites les venir.

Un long soupir du père suffit à Louise pour comprendre que son mari accepte les présences souhaitées par Alphonse. Elle se lève, s'absente un instant et revient avec ses deux filles. Ernest s'assure que sa famille est installée et intervient :

- Alors, peux-tu nous expliquer les raisons de tout ce remue-ménage ?

La voix étranglée par l'émotion, Alphonse répond :

- Trois mots suffiront : Lucrece se meurt.

Puis, il s'anime, s'enflamme, agrippe les mains d'Ernest et répète :

- Vous m'entendez, Ernest ? Lucrece va mourir !

La mère et les deux sœurs éclatent en sanglots. Elles sont conscientes du danger, elles en ont débattu entre elles, sans oser en parler au père. Par un bref grognement, Ernest intime aux femmes de se ressaisir et explique :

- Tu connais notre position : Nous ne sommes plus concernés par ce qui lui arrive.

Alors, Alphonse entreprend la bataille de sa vie, calme, convaincant, il répond :

- Tout de même, depuis la vente, je croyais que... Et puis, basta ! Je ne veux plus rien connaître du passé ! Venons au temps présent. Lucrece est votre fille et votre sœur que vous le vouliez ou non. Elle a fait un choix à un moment de sa vie qui vous a choqués et qui m'a blessé, moi tout autant que vous, mais quoi, avons-nous le droit de la juger et de la condamner ? Je ne le crois pas. Et puis, je le répète, le passé est le passé. Aujourd'hui elle a besoin de nous tous. Je ne viens pas mendier pour moi ! Je me sens capable de renverser des montagnes pour Lucrece, mais il est un obstacle que je ne peux surmonter, c'est votre condamnation d'hier et votre indifférence d'aujourd'hui. Votre fille souffre de plusieurs maux graves et l'un d'entre eux, l'isolement, ne pourra jamais être vaincu sans vous. Vous devez agir et accomplir un geste généreux. Je n'attends rien d'autre de vous !

Un lourd silence plane sur le « peïo ». Le poêle tout juste relancé, ronfle doucement, le chat de la famille en profite pour changer de position et pose ses deux pattes sur ses oreilles, pour ne rien entendre, discrétion raffinée ! Les trois femmes baissent les yeux et enfouissent leurs mains crispées sous leur tablier. Ernest ne bouge pas un cil et Alphonse attend, en scrutant les visages de ses amis qui essaient de cacher leur inquiétude.

Décidément, Ernest Bioulaz éprouve bien des difficultés à ravalier son orgueil. Il sait qu'il doit agir, mais il se demande comment sauver la face. Un pas a déjà été accompli lorsqu'il a autorisé ses deux filles à rendre visite à celle qu'il a reniée, mais Alphonse exige encore plus. Ernest finit par demander :

- Et tu veux quoi au juste ?

- Un pardon pour tout et pour tous ! En sortant de chez-vous, je me rendrai chez Lucrece pour lui crier mon angoisse et mon désir de la soigner et je suis certain que je n'obtiendrai rien de sa part si je ne lui apporte pas le pardon de sa famille.

Presque soulagé du peu demandé, Ernest répond enfin :

- Je t'y autorise, apporte-lui mon pardon. Va lui dire que j'efface tout.

Alphonse soupire. L'entêtement de ce père l'irrite et, cependant, il reprend plus calmement encore :

- Ernest, vous m'avez mal compris. J'ai parlé d'un pardon de tout et de tous : Vous pardonnez, c'est bien, je vous en remercie, mais vous devez, comme je l'ai fait en son temps, demander pardon à votre fille pour l'avoir mise à la porte de votre maison.

- Alors ça, jamais !

- Ce « jamais » équivaut à une condamnation à mort de votre fille aînée, pensez-y ! Que vous le vouliez ou non, c'est elle qui faisait partie du contrat imaginé par vous et mon regretté père, lors de cette fameuse cuite dont tout Lillianes parle encore.

Le rappel de cette journée fait briller une brève et très vive lueur dans le regard de ce père coincé entre une autorité qu'il ne possède plus totalement et le besoin d'aimer. Un choix vient de naître. Ernest relève la tête, plante son regard dans celui d'Alphonse, et interroge :

- Je ne sais si tu évalues correctement l'importance de ce que tu me demandes ?

Devenu optimiste, un léger sourire amical sur les lèvres, Alphonse répond :

- Oui, tout simplement, je vous demande de redonner la vie à votre fille Lucrèce.

La mère et les sœurs vont s'exprimer, mais Ernest les prend de vitesse, il lève la main et dit :

- On se tait !

Puis il confirme le changement perçu par Alphonse :

- Oui, si cela peut sauver ma fille Lucrèce, je t'autorise à lui dire que je lui pardonne et que je lui demande pardon. Notre maison lui est désormais ouverte et je l'invite à nous rendre visite le plus tôt possible.

Le promis du Suc contient difficilement un flot de larmes qu'il dévie en se mouchant bruyamment.

- Merci, dit-il, grand merci, mais il faut faire un pas de plus. Vous allez venir avec moi, maintenant, ce matin même, et nous allons, ensemble, offrir cette bonne nouvelle à Lucrèce.

Ernest se cabre :

- Alphonse de César, tu m'en demandes trop ! Tu es bien comme ton père, tu ne sais pas t'arrêter au raisonnable. Je ne me rendrai pas au voisinage de Fey, ma femme et mes filles suffiront. Ne me demande plus rien. Maintenant, à mon tour de te mettre à contribution : Parle-moi de la santé de ma fille, sur quoi bases-tu ton inquiétude ? Et que comptes-tu faire ?

Alphonse accepte le dernier refus. Il agira sans Ernest. Ensuite, il donne un bref aperçu des conclusions du docteur Palma et précise :

- Je compte louer une maisonnette à Verrès pas très éloignée de la nôtre...

Le père essaie maintenant d'accélérer le mouvement :

- Et pourquoi pas chez-toi, tout de suite...

- Père, s'écrie Agnès, Lucrèce n'est pas guérie. Après, peut-être, Alphonse à raison de prendre son temps.

Prudent, Ernest revient sur ses pas :

- J'ai dit ça comme ça, histoire de manifester ma reconnaissance au fils de César, mais tu as certainement raison, mieux vaut patienter.

Alphonse confirme :

- Demeurer à côté, ce sera déjà beaucoup, et puis, lorsque sa santé sera rétablie, nous verrons. J'appartiens à Lucrèce, j'ai tout mon temps.

- Brave garçon ! s'exclame Louise, je te suis reconnaissante et dans le même temps je te plains. Ta vie pourrait être plus belle maintenant que tu es dans les affaires avec ton frère Antoine.

Ernest interroge à son tour :

- Vous vous en sortez bien ?

- Oui, merci, répond brièvement l'aîné des Bioulaz pour éviter de parler de la fonte de l'héritage.

- Et comment avez-vous fait pour en arriver-là ?

- Mon frère Antoine est un génie dans son genre...

L'entretien est terminé, Alphonse accepte de trinquer avec Ernest en attendant que Louise, Marie et Agnès se préparent, car la situation exige que Lucrèce soit informée au plus vite de la bonne nouvelle.

Porteur de cette bonne nouvelle, Alphonse ouvre la porte de la demeure de Lucrèce, il entre en coup de vent en s'annonçant, puis, n'apercevant pas Lucrèce, il bondit au premier étage en franchissant les marches quatre à quatre. La peur vient de le transformer en un fauve bondissant. Arrivé sur le palier, il pousse brutalement la porte de la chambre de Lucrèce qui tourne la tête vers lui avec des yeux immenses, non pas ceux de la peur, mais ceux de la maladie, ceux qui voient la mort s'approcher lentement. En la voyant, il s'écrie :

- Lucrèce, tu m'as fait peur !

- Peur de quoi ? Mon pauvre Alphonse, ce matin je ne suis pas allée à la messe, j'ai préféré me reposer. Hier, j'ai beaucoup pensé à toi et à ton frère Antoine. Parle-moi de cette inauguration. Est-ce que tout s'est bien passé ?

Avec une douleur immense, Alphonse regarde sa Lucrèce tant aimée. Ses grands yeux noirs dévorent des joues creusées à l'excès ; ses narines dilatées et transparentes dominent une bouche quasiment effacée ; ses lèvres exsangues se confondent avec la peau du visage ; ses beaux et longs cheveux sont étalés sur l'oreiller comme un suaire prêt à être rabattu. Il répond :

Mais toi, comment vas-tu ? Je t'ai envoyé notre médecin, es-tu satisfaite ?

- Bien sûr, mais il est très exigeant. Il me demande de tout oublier, tout simplement, comme si c'était facile.

- L'impossible, nous allons le vaincre ensemble. Je suis venu pour le terrasser avec toi. Tout ce qui dépend de moi sera entrepris, mais ce matin, j'ai fait un peu plus. Je reviens du Suc. Ta mère et tes sœurs sont en bas.

- C'est donc elles que j'entends ?

- Oui, je suis allé les chercher, elles t'apportent une grande nouvelle ! Quant à moi, je voudrais que tu viennes vivre à Verrès...

- Alphonse, ce n'est pas sérieux ! Ce n'est pas possible ! Je ne peux quitter le voisinage de Fey tant que ceux qui m'y ont enfermée ne m'auront pas libérée.

L'homme rassuré a subitement envie de crier la bonne nouvelle du pardon, mais il préfère laisser la mère et les sœurs s'exprimer.

Le touchant tableau d'une mère assise près de sa fille et lui caressant les mains, donne un premier aperçu de la scène, mais, en élargissant le plan, on aperçoit aussi Marie séchant les joues creuses de sa sœur

avec un mouchoir brodé. Lucrece goûte un bonheur retrouvé, puis, s'adressant à sa sœur Agnès, debout au pied du lit, elle lui demande de répéter une nouvelle fois et fidèlement les paroles de son père.

- Père a dit ceci...

L'émotion serre la gorge de la cadette. Elle respire un bon coup, puis elle débite lentement les paroles prononcées le matin :

« Dites-lui que je lui pardonne et que je lui demande pardon. Notre maison lui est désormais ouverte et je l'invite à nous rendre visite dès que possible. » Voilà ce qu'il a dit et qui nous délivre enfin !

- Je retrouve bien là mon père. Comme il est gentil ! Remerciez-le pour moi et dites-lui que j'agirai sans relâche pour redevenir sa fille aimée.

Le temps de la résurrection vient de sonner.

Après la bataille du sable, Alphonse est maintenant, totalement engagé dans celle de la vie ! La sienne et surtout celle de Lucrece.

- Maintenant, Lucrece, je te propose de quitter le voisinage de Fey et de venir vivre à Verrès, près de moi et du docteur Palma...

- Alphonse, je ne peux pas vivre sous ton toit.

- Non, pas sous mon toit, je vais louer une petite villa coquette pas très éloignée de notre maison. Je connais les propriétaires, la maison est en très bon état, je peux l'aménager en deux ou trois jours. Ensuite je viens te chercher et je t'installe, puis le docteur et moi ferons tout ce qu'il faudra pour faciliter ta guérison et tout cela, sans jamais porter ombrage au souvenir et à l'espoir que tu nourris.

Louise remercie Alphonse et demande à sa fille si elle est d'accord avec la proposition faite.

Lucrece se lève lentement, enfile sa robe de chambre avec peine, s'approche de son ancien et toujours promis, et répond :

- Oui mère, je suis d'accord. Je fais entièrement confiance à Alphonse, dès lors que j'ai regagné l'amour de ma famille et qu'il me promet de respecter mon souvenir et mon espoir, je peux accepter de me soigner.

Lucrece parle toujours d'espoir, mais chacun sent que le temps grignote cette croyance insensée. Un pas devra être franchi un jour ou l'autre, cependant, elle seule pourra décider du moment. Il ne faudra pas la presser. Alphonse l'a compris, lui qui a promis patience et respect.

Le mercredi suivant, une ambulance s'arrête sur la place de Lillianes. L'aîné des Bioulaz en descend, emprunte le pont, se rend au voisinage de Fey et en revient une demi-heure plus tard en compagnie de Lucrece accrochée à son bras. Le bonheur se déplace aussi lentement que les deux promis, mais dans un cas semblable, le mouvement ne compte-t-il pas plus que l'empressement ?

Sur la place, des amis attendent. Les deux promis débouchent du pont et s'avancent prêts à affronter une nouvelle phase de leur vie. Deux vieilles du bourg s'approchent du couple avant qu'il ne monte dans le véhicule, et la première, comme une ambassadrice leur dit :

- Nous vous souhaitons beaucoup de bonheur.

L'autre, très émue, ajoute :

- Ce bonheur mérité vous rejoindra très vite. Il ne peut en être autrement.

La voie du bonheur s'ouvre enfin !

Jamais le jeune Antoine n'avait osé entreprendre son frère sur ses affaires de cœur, seul le sable semblait l'intéresser. Pourtant il souffrait pour son frère et il allait démontrer sa générosité.

Réuni un jour dans le bureau de leur entreprise, Antoine, visiblement satisfait de lui, se met à faire le pitre et tapote malicieusement l'une de ses poches comme font tous les gamins devant leurs camarades lorsqu'ils cèlent un secret à cet endroit. Puis, poursuivant sur sa lancée, il demande à son frère médusé si la perspective de finir ses jours en vieux garçon ne l'inquiète pas trop, mais la farce passe mal. Alphonse, trop préoccupé de tout, se lasse des singeries de son cadet :

- Que signifient ces gamineries qui ne te ressemblent pas ? Nous avons du pain sur la planche et nos rendez-vous attendent.

Et pourtant, Antoine insiste :

- J'ai, ici, un document extraordinaire qui peut changer ta vie.

- Crois-tu ? Mais alors, tu devrais te comporter autrement.

- Et pourtant, je m'accorde le droit d'être heureux et de faire le singe !

Le cadet ne cache pas la satisfaction que lui procure l'enveloppe qu'il tient à présent dans sa main. Il l'exhibe comme un trophée, la tend à Alphonse et l'invite à découvrir son contenu :

- Je crois venue la fin de tes tourments, cette lettre à en-tête de la Chambre des députés arrive de Rome.

Alphonse, présentant d'importantes nouvelles, observe le document avec crainte, puis il décachète l'enveloppe avec soin, sort la lettre qu'elle contient, la déplie et lit sans la moindre réaction, son corps et son visage demeurent de marbre. La précieuse missive est signée du président d'une délégation parlementaire en Russie. Son contenu efface toutes les confusions précédentes : La délégation a visité la région du Don et s'est arrêtée près de l'endroit où était installé un camp de prisonniers italiens et allemands. Le service kolkhozien a enregistré les décès survenus dans ce camp créé en décembre 1942, et sur le registre les députés italiens ont extrait le nom de 17 soldats italiens, dont 9 du bataillon « Monte Cervino ».

Alphonse pose la lettre devant lui, regarde son frère avec une tendresse infinie et l'embrasse subitement. Puis, il résume ce qu'il vient d'apprendre :

- Tu avais raison, cette lettre contient la réponse la plus logique, mais aussi la plus terrible pour moi. Le nom de Vincent Rielaz figure parmi les 17 morts survenues dans le camp de Tambov et enregistrées par le service communal. Son décès remonte au 6 février 1943.

- Je le savais, te voilà sauvé ! Enfin tu vas pouvoir te marier ! s'écrie Antoine, toujours aussi concret.

- Ce ne sera pas aussi simple que tu te l'imagines. Non, ce ne sera pas simple du tout.

Alphonse réagit dans la plus totale incohérence. Dans sa tête, les idées se forment et se défont immédiatement. Il voudrait se projeter dans l'avenir, mais n'aperçoit que la lettre qu'il tient dans sa main. La tristesse l'envahit et, malgré tout il se sent libéré d'un poids énorme. Une longue parenthèse de sa vie vient de se clore à l'instant, sans qu'il puisse se rassurer sur ses lendemains. Il interroge son frère :

- Je peux la garder ?

- Bien sûr, elle est à toi.

Alphonse range précieusement la lettre dans son portefeuille, glisse celui-ci dans la poche intérieure de sa veste qu'il boutonne soigneusement de haut en bas, pose les mains sur le bureau, ferme les yeux, se tait un long moment, et dit enfin :

- Tu as raison petit frère, mais où me mènera cette missive ? Je n'en sais trop rien.

Le lendemain, comme tous les dimanches, Alphonse se présente chez Lucrèce avec sa ponctualité habituelle. Une lourde barre oppresse son estomac. Après l'attente d'une toilette toujours extrêmement difficile à mettre au point chez les jeunes femmes, les promis s'orientent tranquillement vers l'église pour assister à la messe.

Le temps est au beau fixe. Le mois de septembre s'étire paresseusement et prolonge les agréables journées des mois précédents. Le bonheur semble ancré dans tous les cœurs. Lucrèce a bien profité de l'été valdôtain. Bien rétablie, un peu espiègle, elle attrape la vie à pleines brassées et ressent un grand besoin de s'exprimer. Bras dessus, bras dessous, les deux promis avancent en gratifiant leurs connaissances d'un bonjour souligné par un sourire qui en dit long sur leur satisfaction de se retrouver ensemble. Pourtant cette journée propice à tous les épanchements et confidences pour les gens qui s'aiment, n'a pas encore touché le brave Alphonse qui ne sait toujours pas comment annoncer à Lucrèce l'existence de la lettre. Là, dans sa poche, proche de son cœur, il détient la clé du bonheur et pourtant, il n'ose pas l'exhiber.

Exposer au grand jour les éléments qui donnent accès au bonheur, les faire exploser comme un feu d'artifice, peut sembler évident au commun des mortels, ce n'est pourtant pas le cas pour ce grand amoureux, déjà plusieurs fois châtié pour des paroles imprudentes. L'aspirant craint d'être taxé d'égoïsme et d'empressement infantile. Aussi, tout au long du parcours habituel, se réfugie-t-il dans la prière. Il invoque l'aide et l'inspiration auprès du saint patron de la paroisse.

Ce silence inaccoutumé, intrigue la jeune femme. Habituellement, son chevalier servant ne cesse de lui parler de son travail et aujourd'hui, rien. Un mutisme total. Elle l'interroge sur un ton taquin :

- Les frères Bioulaz auraient-ils des ennuis du côté de leur entreprise ? Non, je corrige : de leurs entreprises, au pluriel ! Car ces petits Bioulaz ont grandi depuis qu'ils ont quitté le Mont du Suc ! Tu devrais m'en parler plutôt que de broyer du noir.

Rien de drôle dans cette harangue. Alphonse répond aussi froidement que possible :

- Rien de ce côté, Madame.

Elle poursuit :

- Tu sais combien je suis passionnée par votre façon d'entreprendre et combien je m'associe à toutes vos initiatives. Allez, dis-moi, Antoine a-t-il encore fait des siennes ? Que se passe-t-il ? interroge-t-elle avec insistance, en exerçant une pression amicale sur le coude de son cavalier.

- Tu te trompes, chère Lucrèce, je n'ai aucune préoccupation majeure de ce côté-là et tout va bien avec mon frère. Une autre idée me trotte en tête et je réfléchis pour savoir comment je vais me sortir d'une situation très délicate.

Elle l'interrompt :

- Je veux t'aider, dis-moi tout,

- Le moment n'est pas venu. Nous allons d'abord assister à la messe. Ce qui me préoccupe viendra après.

Heureuse et de bonne humeur, Lucrèce ne peut s'arrêter en si bon chemin. Malgré le raidillon et les marches à franchir pour accéder à l'Eglise (elle n'a plus le souffle court), elle peut parler aisément et en profite pour tourmenter encore un peu son ami :

- Allez, dévoile ton secret tout de suite, nous sommes encore loin de l'entrée. Tu as le temps de te confesser.

Alphonse ne cède pas. Il craint une réaction de Lucrèce, une rechute, un retour de la maladie et du désespoir. Il n'a nulle envie de la voir souffrir à nouveau. Il change de sujet et parle du temps, de la fraîcheur apportée par la légère brise matinale annonciatrice de l'automne.

Après le saint office, l'embarras d'Alphonse grandit. La messe chantée, le prêche du religieux portant sur la grandeur de la vérité bonne à dire en toutes occasions, n'ont rien changé à son interrogation matinale. Les lumières célestes ont brillé par leur absence. Porteur de la nouvelle qui peut lui donner le bonheur espéré depuis si longtemps, le pauvre homme en est encore à se demander s'il ne va pas apporter plus de tourments à Lucrèce. Mais la femme insouciante et capricieuse s'amuse et s'excite à martyriser son ami. Elle veut lui arracher son secret au plus vite, car, au fond, il ne lui a jamais rien refusé. Elle saura tout, elle en est certaine, et si elle le tourmente ainsi, c'est plus par jeu que par impatience et aussi pour aider Alphonse à surmonter son hésitation.

A table, ils déjeunent dans une ambiance difficile, plus Lucrèce se montre entreprenante et gaie et plus Alphonse s'enfonce dans la morosité.

« *Est-ce bien le moment de tout dévoiler ?* » se demande-t-il, « *Non et oui, oui et non* », se répète-t-il comme s'il était emporté par une balancelle.

Semblables hésitations de l'homme vont être vaincues par la détermination de la femme. Ainsi, à la fin du repas, est-il obligé de se soumettre aux pressantes questions de Lucrèce, il rend les armes. A dire vrai, il ne pouvait plus garder le silence !

Il se recueille, joint les mains et commence son récit par la rencontre d'Antoine avec un ami parlementaire, un pur hasard, dans un restaurant de Milan.

En entendant « Milan » Lucrèce fait une moue significative et juge :

- Je n'aime pas les échappées d'Antoine.

- Je pense comme toi, pourtant, cette fois...

Alphonse poursuit. Il parle du rôle des délégations parlementaires et des tâches qui leur incombent lorsqu'elles se rendent à l'étranger. Il explique leur composition, émet un avis, souvent partagé par le peuple, sur le travail de ces commissions plus vouées au tourisme qu'à l'étude de dossiers sérieux.

- Je partage cet avis, dit Lucrèce.

Alphonse concède, tout de même, que ces délégations obtiennent, parfois, des résultats précieux.

Pensive, menton appuyé sur ses deux paumes, fin sourire moqueur dessiné sur ses lèvres, Lucrèce interroge :

- Bien, dit-elle, aurais-tu l'intention de te présenter aux prochaines élections ?

Alphonse sourit à cette perspective.

- Je ne serais peut-être pas un mauvais député. Savoir, je vais y penser.

La diversion ne trompe pas l'impatiente Lucrece qui veut en savoir plus :

- Et alors, cette délégation ?

Alors, Alphonse ferme les yeux, retient sa respiration, comme s'il allait se jeter à l'eau et dit d'un trait :

- Cette délégation partait en voyage d'étude en Union soviétique.

Le visage de Lucrece s'assombrit aussitôt, un sillon profond lui barre le front, elle se tait, pense à ce pays si lointain où s'est évanoui son espoir, puis, refusant de sombrer, elle interroge d'une voix devenue subitement plus aiguë :

- Cela s'est passé quand ?

- Voici trois mois, environ.

- Et pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ? Qu'est-ce qu'il y avait d'extraordinaire à cela ? Une délégation parlementaire s'en va en Russie, bon, c'est tout ! Pourquoi ce mystère et ces circonvolutions depuis ce matin ? reproche-t-elle.

L'agacement prend le dessus sur la taquinerie et laisse apparaître une femme inquiète de ce qu'elle va entendre. Maintenant, elle veut connaître la suite. L'impatience et la crainte sont devenues ses complices. Elle se repositionne sur sa chaise et incite son ami à tout lui dire :

- Allez, informe-moi. Antoine rencontre un député, celui-ci est membre d'une délégation et cette délégation part en Union Soviétique, ensuite ?

Alphonse poursuit en veillant à ne pas brûler les étapes.

- Antoine a parlé au député avant son départ et mon frère...

Alphonse hésite. Lucrece s'assombrit encore. Il poursuit :

- Antoine a cru bien faire en leur parlant de la dernière guerre.

Elle sursaute et se départit de son calme :

- De la dernière guerre ? interroge-t-elle, mais que connaît-il de cette guerre ?

- Peu de chose à vrai dire. Tout ce qu'il connaît, il l'a appris de tes souffrances dont je l'ai entretenu, et, crois-moi, sur ce point il partage tes préoccupations comme un ami, comme un frère.

Lucrece quitte la table, va s'étendre sur le canapé et se mure dans un silence boudeur. Elle se tait parce qu'elle ne sait comment dissimuler son inquiétude. Cette fois son ami a été prudent à l'extrême, il a agi avec tact, elle ne peut rien lui reprocher et pourtant elle lui en veut un peu. Pour tout dire, elle est triste.

Plus à l'aise dans les bois ou plongé dans les torrents, l'ancien braconnier ne sait plus s'il doit poursuivre son récit. Il redoute que tout cela tourne mal, il appréhende, mais pouvait-il agir autrement ? Non, bien évidemment. Alors, il demeure coi sur sa chaise, attendant une hypothétique relance ou une simple question. Calmée, Lucrece fait un geste charitable et invite Alphonse à s'approcher d'elle. Il déplace sa chaise avec précaution et, lorsqu'il est près d'elle, il lui prend la main avec délicatesse et chaleur. Elle revient à la discussion sur un ton plus serein :

- Alors, notre Antoine a parlé de la guerre de Russie ?
- Oui, peut-être qu'il n'aurait pas dû, mais il connaît ta peine et il a essayé de la soulager un peu.
- Je pense qu'il en a profité pour parler du « Cervino » ?
- Justement, il a fait de son mieux et pourtant c'est là que je suis gêné.
- Pourquoi gêné ? Une bonne action doit toujours être appréciée.
- J'entends bien, mais mon frère est allé plus loin, il a persuadé la délégation d'étendre son voyage à la région du Don, là où ont eu lieu les combats du bataillon « Monte Cervino ».

Lucrèce demeure étrangement calme et s'étonne :

- Pourquoi ? Ces parlementaires n'y avaient pas pensé ?
- Non, tu sais la haute politique ne pense pas à tout.
- Terrible oubli ! Et alors ?
- Alors, ils y sont allés.
- C'était la moindre des choses, n'est-ce pas ton avis ? Continue, je t'en prie.

Alphonse serre encore plus tendrement la main de Lucrece. Il s'y accroche comme à une bouée, car il craint la noyade. Il poursuit :

- Et bien, ils ont trouvé la trace du passage du bataillon, là où il a séjourné, là où il a combattu et là où il a été défait.

Lucrece fait un effort pour se redresser, mais elle s'affaisse d'un coup sur le canapé.

- Lucrece ! s'écrie Alphonse, inquiet.
- Ce n'est rien continue, dit-elle, après s'être ressaisie.

Véritable procureur, il requiert contre lui-même. Le pauvre garçon se reproche d'agir en bourreau, il va abandonner et passer à une autre conversation, lorsqu'elle le supplie de poursuivre son récit. Il cède :

- Les membres de la délégation parlementaire ont, aussi, découvert un village nommé Tambov...
- Tambov, dis-tu ? Et après ?

Lucrece devient nerveuse et pressante. Il répond plus calmement encore :

- C'est aux alentours du village de Tambov qu'a été dressé un double camp de prisonniers, les Allemands d'un côté et les Italiens de l'autre. Lucrece, souhaites-tu vraiment que je poursuive ?

Les yeux fermés, elle pleure en silence et répond :

- Oui, Alphonse, oui, poursuis, il est temps que je sache. Voilà sept longues années que j'attends. Poursuis Alphonse, je t'en prie, sois gentil.

Il poursuit :

- Dans le village, les députés ont eu accès à un registre fort mal tenu et même endommagé par les flammes d'un incendie. Là-bas, la guerre et le feu ont atteint toutes les isbas et tous les bâtiments administratifs. Cependant, ils ont retrouvé dix sept noms de soldats italiens décédés dans le camp sans que la cause du décès ne soit mentionnée. Ils n'ont rien pu savoir pour les autres prisonniers.

- Et parmi ses dix sept noms ?
- Ils ont trouvé celui de Vincent. L'alpin Vincent Rielaz, dont leur avait parlé Antoine.

Alphonse se tait respectueusement. Un long silence suit, puis Lucrèce, dans un sanglot contenu, exprime sa douleur :

- Pauvre Vincent, comme il a dû souffrir loin de moi, loin des siens, loin du pays. Lucrèce retient ses larmes et soupire :

- Voilà, le rêve transformé en cauchemar est maintenant terminé.

Elle perd connaissance. Alphonse panique. Il ne sait que faire. Aller chercher du secours, c'est abandonner Lucrèce, rester près d'elle, c'est peut-être prendre un retard coupable. Il se décide enfin, se précipite, va imbiber une serviette d'eau froide et revient la poser délicatement sur le visage de sa bien aimée. Il la supplie :

- Lucrèce, je t'en supplie... Lucrèce, je te demande pardon d'être allé aussi loin, je n'aurais pas dû. Lucrèce reviens-moi ?

Elle ouvre les yeux, se plaint d'un violent mal de tête, mais refuse que soit appelé le médecin. Maintenant que le choc a produit son effet maximum, elle veut tout savoir, elle murmure :

- Dis-moi tout, jusqu'au bout. Ne t'arrête plus. Vincent est décédé au camp de prisonnier de ?

- Tambov, tiens, voici la lettre.

Lucrèce n'ose pas la toucher, elle demande :

- A quelle date exactement ? Ont-ils pu la déchiffrer ?

- Oui, il est décédé le six février 1943.

- Depuis plus de sept ans !

Les larmes resurgissent et coulent d'abondance, mais la révolte des fois précédentes a fui. La fiancée d'hier, « la veuve » comme disaient respectueusement les Lillianais, va devoir faire un choix : ou bien s'enfoncer dans un veuvage définitif ou bien prendre, enfin, la main tendue par cet esclave de l'amour qu'est devenu le brave Alphonse.

Après un silence respectueux, elle demande un verre d'eau, s'assoit, et invite son ange gardien à prendre place, près d'elle, sur le canapé.

- C'est fini, soupire-t-elle.

- Oui c'est fini, consent-il.

Alors, elle l'interroge :

- Acceptes-tu que nous disions une prière ensemble pour l'âme de Vincent ?

- Evidemment, c'était un bon chrétien.

Ils se recueillent, prient avec ferveur, se signent, puis se taisent. Alphonse n'ose même plus bouger. Discret, il attend comme le coupable attend la sentence du tribunal. Il a l'habitude de ces moments qui ne lui ont jamais été favorables depuis que leurs chemins ont bifurqué. Tout peut surgir de cet instant consacré au disparu et de cette prière. La disgrâce définitive, le départ de Verrès, le retour de la maladie ou bien encore..., mais il s'interdit cet espoir. Lucrèce décidera seule. Enfin elle s'exprime :

- Alphonse, je te demande pardon.

Surpris, l'homme s'exclame :

- De quoi ? Grand Dieu !

- Tais-toi, je t'en prie. Je te demande pardon pour tout ce que tu as vécu à cause de moi et tu me diras après, lorsque j'aurai vidé mon cœur, si tu acceptes de me pardonner. Je veux te dire comment je me sens aujourd'hui. Je suis détruite et triste. Je suis la plus mauvaise compagnie que l'on puisse offrir à un homme. En tout cas, je n'ai plus rien à voir avec la fille de la promesse faite par mon père, lors du fameux contrat. Le mauvais sort de tante Léontine n'est pas allé jusqu'au bout, mais il m'a marquée profondément. Je ne suis plus rien et pourtant j'ose m'offrir à toi. Alphonse, si tu veux bien m'accepter, je serais heureuse, sincèrement heureuse de devenir ta femme.

Bouleversé, Alphonse respire à pleins poumons pour contenir son émotion, il veut répondre immédiatement, mais Lucrèce lui met la main sur la bouche, en lui soufflant à voix basse :

- Pas maintenant, dit-elle, demain. Tu dois réfléchir, je ne suis plus grand chose.

Il proteste, secoue la tête pour dégager la douce main plaquée sur sa bouche, elle ne cède pas, alors, il se contente d'y déposer un long baiser. Contradiction d'amoureux : Il vénère la main qui le prive du plaisir de crier son bonheur ! Puis, se dégageant de ce bâillon adorable, il s'exprime enfin :

- Attendre demain ? Inutile, voilà sept ans que j'attends, voilà sept ans que j'affûte ma réponse. Au cours de cette période de désespoir je t'ai vue souffrir et dépérir, je t'ai vue changer et mon cœur a souffert avec toi, il a dépéri avec toi, il a changé avec toi, si bien que nous nous trouvons au même plan, toi et moi. Je te réponds maintenant, tout de suite, mon choix est fait depuis toujours, je te veux pour femme, dès lors que tu me fais l'honneur de m'accepter pour époux.

Ils s'étreignent pour la première fois de leur vie.

Le reste de l'après-midi s'écoule dans le silence. Ils se regardent tendrement et cela suffit amplement à leur bonheur. Ils se caressent les mains comme de jeunes adolescents, et le soir est arrivé sans qu'ils s'en aperçoivent. Lucrèce éclaire le salon, ils se sourient et puis l' impatient Alphonse, sans détour, pose la question qui l'a tant fait espérer et lui a permis de vivre :

- Quand nous marions-nous ?

Ils rient et s'amuse de la question qui leur brûlait les lèvres. Ils peuvent hâter le mouvement et se marier au plus vite, mais la décence les pousse à ne rien précipiter. A la fin du compte, Ils retiennent la semaine précédant Noël, qui sera la date de leur trentième anniversaire.

FIN

Mon nouveau roman .

«de Dijon au Val d'Aoste »

Si vous n'avez encore jamais essayé un achat par la voie de l'informatique, voilà l'occasion !

Avec 6 € 95 vous recevrez ce roman en toute propriété et en toute sécurité. Vous pourrez le lire sur votre écran ou bien le tirer sur votre imprimante (format A4, 134 pages), comme vous le désirez.

Pour cela il vous suffit d'appeler mon site : < <http://www.jans-aoste.org> > et de cliquer, ensuite, sur la rubrique « écrire ». Avec l'apparition de la couverture du roman sur votre écran, vous sera fournie la marche à suivre pour vous acquitter et pour recevoir, presque immédiatement, le livre sur votre écran. Une démarche d'une simplicité enfantine !

Parfait JANS